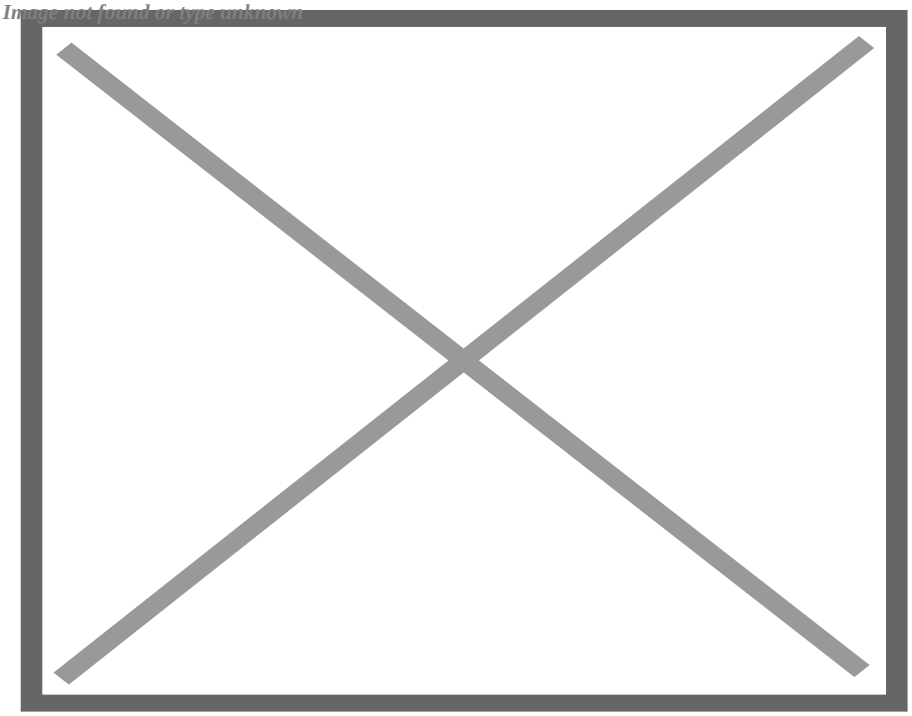
Analyser en profondeur un discours de Fidel Castro

Image not found or type unknown



Fidel Castro. Photo : Roberto Chile.

Analyser en profondeur un discours de Fidel Castro

Quelle que soit la richesse d'un texte, une lecture et une diffusion étroites peuvent en appauvrir l'interprétation. Cela semble être le cas du discours prononcé par Fidel Castro dans l'Aula Magna de l'université de La Havane le 17 novembre 2005, dont seules les lignes affirmant que Cuba et sa révolution pourraient s'autodétruire, « et ce serait de notre faute », sont généralement citées. Ces lignes sont importantes, sans aucun doute, mais elles ne sont pas tenues en l'air.

Cet article ne prétend même pas esquisser la lecture que le discours mérite - et que peu de gens auront faite - compte tenu de l'auteur et du fait que le texte est plein de signification et d'implications au cours d'une soixantaine de pages bien remplies. Il s'agit ici simplement d'attirer l'attention sur la nécessité d'aller au-delà des lignes susmentionnées, sur lesquelles nous reviendrons.

Dans l'édition consultée, le compteur informatique indique que ces lignes sont précédées de 88 864 caractères sans espace et suivies de 72 747 caractères, soit respectivement 18 290 et 15 389 mots. Ceci indique un relatif équilibre, que l'on peut associer à la place centrale qu'elles occupent dans la méditation de l'auteur.

Un autre élément à noter est la répétition du pronom nous. Une enquête attentive pourrait en révéler les usages, entre le pluriel de la modestie ou du parti pris éditorial, et la personnification d'un sujet collectif et hétérogène. Il rejoint une déclaration plus ancienne du Leader lui-même : « Nous avons fait une Révolution plus grande que nous-mêmes ».

Il convient d'ajouter une autre précision évidente : de même que de la devise de José Martí « avec tous et pour le bien de tous » étaient exclus ceux qui ne s'intégraient pas ou ne voulaient pas s'intégrer à cette totalité, de celle du Comandante sont exclus ou s'excluent eux-mêmes, ou méritent d'être exclus, ceux qui ne contribuent pas ou ne veulent pas contribuer à la Révolution, même s'ils en ont l'impression.

Nombreux sont ceux qui se souviennent de la conversation avec de jeunes étudiants au cours de laquelle le Leader a mentionné le 60e anniversaire, alors imminent, de son admission à l'université de La Havane et le début de son dévouement visible à la lutte révolutionnaire. C'est de ce dialogue qu'est née l'initiative étudiante visant à honorer cette commémoration imminente.

Le Comandante n'avait pas besoin de plus d'honneurs que ceux déjà incarnés dans sa vie, mais le politicien formé à la guérilla était habile à tirer un avantage révolutionnaire de tout ce qui lui permettait de transmettre des idées. Il peut s'agir de l'inauguration d'un petit immeuble résidentiel ou d'un centre de recherche scientifique ostentatoire, d'un sermon sur les habitudes à prendre pour réduire la consommation d'énergie des ménages, de la réception d'une personnalité importante, d'un forum international à l'intérieur ou à l'extérieur de Cuba, ou encore d'un congrès des Pionniers.

Ses soixante années de trajectoire politique, déjà identifiées par son sceau, ont offert un motif et une scène de déploiement idéologique, surtout lorsqu'il s'agit du salut collectif face aux dangers des tempêtes ou de leurs signes. En raison de l'ampleur de la mission révolutionnaire du Comandante, ses auditoires dépassaient toujours les limites.

S'adresser à un public jeune en particulier était aussi une façon de fertiliser ce qui devait être, et ce qu'il aspirait à être, l'avenir de la patrie. Le faire, de surcroît, depuis l'Aula Magna de l'Université de La Havane donnait au message une touche de solennité que le guérillero, peu enclin aux formalités mais maître dans l'art de la tribune, savait honorer.

Il avait à ses côtés les acquis d'une Révolution qui avait mis Cuba sur la carte du monde, non seulement physiquement, mais surtout en termes de dignité. Et il a cité des exemples de ces réalisations, faites face à l'hostilité impérialiste. Enraciné dans cette histoire, le pays a survécu à ce que le Comandante lui-même a appelé le démantèlement de l'URSS et du camp socialiste européen, et prend les mesures essentielles à sa portée, voire plus, pour surmonter les conditions de ce que le Leader lui-même a appelé la période spéciale.

Mais les dangers pour Cuba n'ont pas disparu. Un pays ne peut pas vivre isolé du monde, même s'il n'est pas issu, comme Cuba, d'une dépendance coloniale et néocoloniale, avec les graves inconvénients qu'une telle réalité comporte. Et l'impérialisme, en particulier sa base américaine, a vécu l'euphorie d'une prétendue pensée unique et d'une prétendue post-modernité qui a condamné les pays de la soi-disant périphérie à se soumettre aux desseins des nations les plus puissantes : en premier lieu, les États-Unis. Cette puissance a capitalisé sur l'académie transférée d'Europe dans ses universités, et les pathétiques moqueries hégéliennes postulant la fin de l'histoire n'ont pas manqué.

Au fur et à mesure que le discours s'approche des lignes susmentionnées, le Comandante concentre son argumentation sur les dangers que la Révolution devra continuer à affronter et qui s'accroissent. Il ne

s'agit pas seulement de « croire que quelqu'un sait construire le socialisme ». C'est dans cet esprit qu'il déclare, en s'adressant surtout à la jeunesse du pays, et pas seulement à celle réunie dans l'Aula Magna : « Aujourd'hui, nous avons des idées, à mon avis assez claires, sur la façon de construire le socialisme, mais nous avons besoin de beaucoup d'idées très claires et de beaucoup de questions adressées à vous, qui êtes responsables, sur la façon dont le socialisme peut être préservé ou sera préservé à l'avenir ».

Il ne faut pas sous-estimer la puissance d'un ennemi sans scrupules qui dispose de vastes ressources économiques, politiques, médiatiques, militaires et technologiques pour écraser la révolution cubaine. Pour Cuba, les obstacles matériels sont aggravés dans un contexte où elle sait que, dans le cas d'une éventuelle agression militaire contre elle, elle ne doit pas s'attendre à un soutien étranger, même s'il existe des peuples et des mouvements prêts à l'apporter. Si une telle agression se produit, le peuple cubain devra répéter l'héroïsme de la Baie des Cochons.

Sur ce point, le Comandante déclare : "Ils ont trop de chars, et nous n'en avons pas, pas du tout ! Toute leur technologie s'effondre, c'est de la glace à midi au milieu d'un parc brûlant. Et encore, comme lorsque nous avions sept fusils et peu de balles. Aujourd'hui, nous avons bien plus que sept fusils, nous avons tout un peuple qui a appris à manier les armes ; tout un peuple qui, malgré nos erreurs, a un tel niveau de culture, de connaissance et de conscience qu'il ne permettrait jamais à ce pays de redevenir une de ses colonies.

C'est alors que, tout en reconnaissant les grands dangers extérieurs qui assaillent Cuba, il pensera avant tout à nos propres erreurs, réelles ou potentielles : « Ce pays peut se détruire ; cette Révolution peut se détruire, ceux qui ne peuvent pas la détruire aujourd'hui, ce sont eux ; nous pouvons, nous pouvons la détruire, et ce serait notre faute ». Défiant le danger, il énumère les preuves de la créativité résiliente du peuple cubain, et il ne s'adresse pas seulement à l'auditoire qui se trouve devant lui.

Les destinataires qu'il mentionne dans le titre sont les « chers étudiants et professeurs des universités de tout Cuba » et les « chers camarades dirigeants et autres invités qui ont partagé avec nous tant d'années de lutte », et dans le corps du discours, il s'adresse aussi expressément "à tous les dirigeants de la jeunesse, à tous les dirigeants des organisations de masse, à tous les dirigeants du mouvement ouvrier, des comités de défense de la révolution, des femmes, des paysans, des combattants de la révolution, organisés partout, combattants depuis des années qui, par centaines de milliers, ont accompli de glorieuses missions internationalistes".

Dans cette liste, qui s'adresse en fait à l'ensemble du peuple, il fait l'éloge du développement scientifique du pays, de la participation des jeunes aux différents domaines de la vie nationale, ainsi que de l'effort internationaliste. Il fait allusion au travail effectué en général par ou avec les jeunes, et en particulier au mouvement des travailleurs sociaux. Sur ce front - qui, il y a quelques années, semble ne pas avoir été mentionné, mais plutôt écarté à la manière du dicton populaire sur la baignoire à l'eau sale et l'enfant qui s'y trouve - il place des espoirs fondamentaux : "Et que peut-on tirer du travail de ces jeunes ? Que nous mettions fin à beaucoup de vices de ce genre : beaucoup de vols, beaucoup de malversations et beaucoup de sources d'approvisionnement en argent pour les nouveaux riches.

Et il ajoute : "Est-ce que quelqu'un va penser que nous allons confisquer l'argent ? Non, l'argent est sacré, celui qui a son argent dans une banque est intouchable". Il poursuit en précisant : « Regardez ce qui est nouveau, toute une série de vices, de vols, de détournements seront battus, un par un, tous, dans un ordre que personne ne connaît. Vous vous en doutez, c'est très bien ! ». A partir de là, il monte en épingle l'explication qui sous-tend son avertissement que ce pays et sa Révolution pourraient être détruits de l'intérieur. Ne pense-t-il pas aussi à l'expérience amère du démantèlement de l'URSS et du camp socialiste ?

Ce qui a été dit jusqu'à présent n'est qu'une simple invitation à ne pas s'en tenir aux lignes les plus saillantes et les plus citées d'un discours qui met en cause les erreurs, les actes de négligence et d'inefficacité, la corruption : « Nous avons fait des choses comme ça, des choses qui feraient parler les

pierres », dit-il. Mais il n'encourage pas la résignation ou l'autosatisfaction, mais plutôt la recherche de la rectification et de la guérison. Il souligne ensuite les erreurs qui ont été commises à l'époque et qui sont encore coûteuses aujourd'hui, tant sur le plan matériel qu'en raison de leurs effets néfastes sur l'éthique.

Pour ce bilan des faits et des revendications, il a utilisé le discours, où il a fait référence à l'œuvre collective incarnée dans sa vie : « Il est juste de lutter pour cela, et c'est pourquoi nous devons utiliser toutes nos énergies, tous nos efforts, tout notre temps pour pouvoir dire par la voix de millions, de centaines ou de milliards : »Cela vaut la peine d'être né ! Cela vaut la peine d'avoir vécu !".

Que nous ayons fait une Révolution plus grande que nous-mêmes implique aussi, dans un acte de loyauté envers son exemple, le devoir d'en prendre soin même à partir de nous-mêmes lorsque c'est nécessaire. Le fait que nous soyons nous-mêmes englobe différents degrés de responsabilité, de ceux qui occupent un humble emploi à ceux qui doivent occuper des postes de direction élevés à différents niveaux, du quartier à l'ensemble et au sommet du pays.

Il est essentiel de se rappeler que, comme l'exigeait le plus grand maître du commandant en chef, José Martí, « tout homme est tenu d'honorer sa patrie par sa conduite privée, autant que par sa conduite publique ». C'est ce qu'il a déclaré dans sa circulaire « Aux Cubains de New York », datée du 23 juin 1885. Ce mandat moral est assumé par Martí comme une expression naturelle et organique du patriotisme révolutionnaire.

Quelles que soient les circonstances que la vie est censée propitier ou pousser, ceux qui n'ont pas abandonné les idéaux de construction d'une société juste, définie comme le socialisme, devraient se souvenir de la précision avec laquelle, précisément devant les jeunes - au troisième congrès de la jeunesse communiste de Russie - Lénine a défini la morale socialiste : « celle qui sert à détruire la vieille société exploiteuse et à regrouper tous les travailleurs autour du prolétariat, créateur de la nouvelle société communiste ».

Ce sont des vérités qui ne devraient pas plaire à ceux qui, à l'ombre de changements annoncés comme faisant partie de la solution et non des problèmes, vivent déjà comme des bourgeois ou aspirent à le devenir. Ni ceux qui sont prêts à les protéger.

AUTEUR : LUIS TOLEDO SANDÉcrivain, chercheur et journaliste cubain. Docteur en sciences philologiques de l'université de La Havane. Auteur de plusieurs livres de genres différents. Il a enseigné dans des universités et a été directeur du Centro de Estudios Martianos et directeur adjoint de la revue Casa de las Américas. Dans le domaine de la diplomatie, il a été conseiller culturel de l'ambassade de Cuba en Espagne. Il a reçu, entre autres, la Distinction pour la culture nationale et le Premio de la Crítica de Ciencias Sociales, ce dernier pour son livre Cesto de llamas. Biographie de José Martí (Velasco, Holguín, 1950).

(Source Cubaperiodistas)

---

https://www.radiohc.cu/index.php/fr/especiales/exclusivas/378922-analyser-en-profondeur-un-discours-de-fidel-castro

Radio Habana Cuba